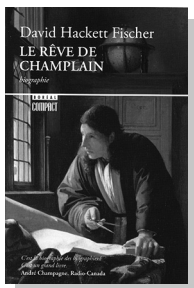


de nombreux cas, à l'assimilation parfois complète (p. 367). Cependant – même si l'influence amérindienne fut bien plus que des emprunts matériels et qu'elle conduisit les Canadiens français, dans un premier temps, à changer le regard qu'ils portaient sur eux-mêmes et sur les autres (p. 368) –, après la défaite à Québec, le peuple conquis chercha à cacher sa part amérindienne. En effet, en tant que « colonisateurs-colonisés », les Canadiens français ont dû faire valoir leurs droits et revendiquer leur identité française devant la Couronne anglaise en s'affiliant au « prestige de la langue et de la culture françaises » (p. 397). Delâge fait la lumière sur la quête d'une « France éternelle » qui mènera les Canadiens français à occulter leur part métissée qui constitue « une honte de soi » (p. 398).

La Indianización nous propose un nouveau regard sur un phénomène déjà documenté, mais jamais à l'échelle du continent, ni à travers tous ces regards multiples. Cet ouvrage offre aux lecteurs une compréhension à la fois historique et anthropologique de la biculturalité américaine.

Jimena Marquez
département d'anthropologie
et de sociologie,
Cégep John Abbott



Le rêve de Champlain, biographie

David Hackett Fischer. Traduit de l'anglais par Daniel Poliquin, Éditions du Boréal, collection « Compact », Québec, 2012 [2008 pour l'édition anglaise], 999 p.

L'IMPLANTATION D'UNE COLONIE française en sol américain, au tout début du XVII^e siècle, faisait suite à plusieurs siècles d'exploitation saisonnière des ressources maritimes le long des côtes nord-américaines par de nombreux navires européens. Motivées par les succès faramineux

de certaines expéditions espagnoles, par la prospérité du commerce dans les eaux atlantiques ou par l'espoir de trouver ailleurs un espace libre où vivre déceimment, plusieurs tentatives d'installation de colons français en Amérique du Nord s'étaient soldées, au XVI^e siècle, par des échecs retentissants, voire des tragédies dues à la méconnaissance du territoire et à l'incapacité pour les Européens de survivre sans agriculture, aux dissensions entre colons, aux ratés d'une planification déficiente ou aux revirements politiques de la métropole. Les missions auxquelles participa Samuel de Champlain à partir de 1603 marquent un revirement à cet égard en jetant les fondements de ce qui deviendra peu à peu une véritable colonie : la Nouvelle-France. Écrivain sobre mais prolifique, Champlain a en outre laissé à la postérité de nombreux écrits et dessins qui constituent une véritable manne pour la recherche historique.

Icône de la colonisation française autant que du fait français en Amérique du Nord, le personnage de Champlain ne manque ni de biographes ni d'hagiographes, et l'étude de David H. Fischer, historien américain de renom, s'inscrit dans la lignée des grandes fresques qui ont vu en Champlain un fondateur, un bâtisseur, un rêveur visionnaire, une figure patriarcale idyllique en somme, figure dont l'émergence a été facilitée par la rareté des données biographiques avérées sur ce personnage et la quasi-absence de remarques personnelles dans ses écrits pourtant abondants.

Monumentale, l'étude de David H. Fischer propose une revue chronologique en cinq grandes étapes de la vie de Champlain, depuis son enfance à Brouage jusqu'à son décès à Québec le 25 décembre 1635, enrichie d'un chapitre historiographique ainsi que de nombreuses annexes faisant le point sur certains aspects encore obscurs de sa vie¹, de son œuvre ou de son époque. D'abondantes notes placées en fin d'ouvrage, un index et une bibliographie complètent ce savant tour d'horizon d'une vie présentée comme exemplaire et d'une recherche qui ne l'est pas moins.

Dans la grande tradition d'une Histoire qui « raconte », David H. Fischer plante un décor vivant grâce à des descriptions sensorielles nombreuses qui permettent au lecteur de s'identifier à son sujet, devenu homme de chair et d'os grâce à l'imagination empathique d'un biographe s'efforçant de combler les lacunes de ses innombrables sources. Remarquablement bien traduite, la version française de cette étude concourt à rallier le lecteur à la vision héroïsante enthousiaste qu'elle défend : Champlain, fils naturel vraisemblable du roi Henri IV, serait un des représentants les plus nobles d'un humanisme pragmatique qui aurait contribué à établir en Nouvelle-France une tradition de tolérance, de respect et d'alliance avec les peuples amérindiens faisant contraste avec les pratiques génocidaires espagnoles du siècle précédent ou avec les politiques anglaises d'exclusion raciale des colonies de la Nouvelle-Angleterre. L'abondance des sources consultées et de l'iconographie convoquée et intelligemment commentée, la pertinence de ces références et de certains raisonnements critiques, l'habileté narrative de l'auteur, la facture soignée et la cohérence d'ensemble de cette étude ne contribuent pas peu à instiller chez le lecteur l'envie de croire en cette vision convaincante d'un Champlain humaniste (dans le sens d'humain), tolérant, rationnel et pacifique.

Pourtant, cette étude érudite et habile sur un personnage historique sur lequel on pourrait croire qu'il ne reste désormais plus rien à dire laisse au final une certaine inquiétude quant à l'évolution de la science historique. C'est que, malgré d'indiscutables qualités, la biographie de David H. Fischer renoue justement avec une vision héroïsante qui fait d'un seul homme le père de tout un peuple. Peu critique à l'égard des textes mêmes de Champlain et trop prompt à donner de l'importance à son héros, David H. Fischer adhère un peu rapidement, par exemple, à la thèse voulant que le « père de la Nouvelle-France » soit le fils naturel d'Henri IV, ou qualifie d'« attaques » les études mettant en doute l'authenticité ou la

véracité du *Brief Discours* (Annexe C, le *Brief Discours*, p. 696), écartant toute hypothèse selon laquelle le récit du voyage de Champlain aux Antilles pourrait ne pas être de lui. Sur ces deux points, l'ouvrage de Conrad E. Heidenreich et K. Janet Ritch, *Samuel de Champlain before 1604. Des Sauvages and Other Documents Relating to the Period*, paru depuis la première édition de l'étude qui nous occupe (voir Heidenreich et Ritch 2010), est plus prudent, estimant qu'un lien de naissance avec le Roi par l'intermédiaire de la mère de Champlain serait envisageable, compte tenu de son nom évocateur – Marguerite Roy –, sans pour autant conclure à quoi que ce soit en l'absence de toute preuve, et distinguant Champlain de l'auteur du *Brief Discours* sans pour autant mettre en doute l'intérêt de ce texte.

De fait, *Le rêve de Champlain* accuse un certain manque de recul par rapport aux documents attribués à Champlain ou écrits par lui, reprenant pour argent comptant le point de vue de ce dernier sur les événements, se dispensant de renvoyer aux documents précis dont il se sert à mesure qu'il les convoque ou confondant parfois, dans des formulations péremptives, hypothèses et certitudes. Ainsi entraîné par son enthousiasme pour la personnalité de Champlain et le grand rêve qu'il lui prête, l'historien se laisse glisser sur la pente du dénigrement à l'égard de ceux ou celles qui s'opposent à son héros, n'adhèrent pas à ses vues ou minimisent l'importance de son rôle. Enfin, suivant en cela d'un peu trop près les textes de Champlain et toute une tradition de la relation de voyage en Nouvelle-France (dont la recherche historique s'est largement et longtemps inspirée), l'ouvrage de David H. Fischer a tendance, malgré le souhait qu'il exprime « d'écrire sur les Indiens d'Amérique et les Européens avec maturité, empathie et compréhension » (p. 20), à faire des interlocuteurs amérindiens – alliés ou adversaires – de Champlain, de simples faire-valoir sans grande substance : ainsi souligne-t-on que les coups d'arquebuse tirés par Champlain susciterent chez les « Indiens » « de grands cris avec

étonnement » (p. 303) ou que les « Cheveux-Relevés » étaient, « de toutes les nations indiennes, [...] sa préférée » (p. 391). De fait, trop « iconoclastes » au goût de David H. Fischer, les travaux de Denys Delâge ou de Bruce Trigger, qui ont bouleversé la manière d'écrire l'histoire de la Nouvelle-France en montrant que les premières nations ont constitué des acteurs de premier plan dans l'installation européenne en Amérique du Nord, n'ont malheureusement pas pesé très lourd dans la perspective biographique adoptée.

Faut-il pour autant reprocher à l'auteur la passion qui l'anime et sa volonté de « redécouvrir ce grand découvreur » (p. 20)? L'exercice de critique historique permettant de jeter des ponts entre autant de sources textuelles et d'éclairer les formulations obscures, les silences et les lacunes d'une documentation extraordinairement volumineuse est par essence périlleuse : les glissements déplorés ici n'empêchent pas que cette biographie compte parmi les études incontournables sur Champlain.

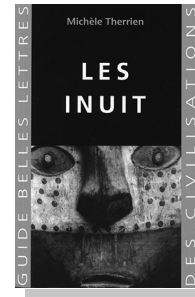
Catherine Broué
département des lettres et humanités,
Université du Québec à Rimouski

Note

1. Sa date de naissance, encore inconnue au moment de la parution de la version française de cette étude, est élucidée aujourd'hui, grâce à la découverte de son certificat de baptême, daté du 13 août 1574 (voir Ritch, s.d.).

Ouvrages cités

- HEIDENREICH, Conrad E., et K. Janet RITCH (dir.), 2010 : *Samuel de Champlain before 1604. Des Sauvages and Other Documents Relating to the Period*. McGill-Queen's University Press et The Champlain Society, Toronto et Montréal.
- RITCH, Janet, s.d., « Discovery of the Baptismal Certificate of Samuel de Champlain ». The Champlain Society. <<http://www.champlainsociety.ca/discovery-of-the-baptismal-certificate-of-samuel-de-champlain/>> (consulté le 15 mai 2014).



Les Inuit

Michèle Therrien. Société d'édition Les Belles Lettres, Guides Belles Lettres des civilisations n° 31, Paris, 2012, 272 p.

QUE DIRE D'UN LIVRE s'il commence par un chapitre sur l'histoire qui contient autant d'erreurs? Comment un tel ouvrage a-t-il pu se trouver imprimé? La réponse est simple il n'y a eu aucune lecture critique de ce bouquin. Les thèmes discutés sont vastes, et le lecteur doit s'imaginer que l'information qui s'y trouve est exacte. Or, ce n'est pas le cas. Il importe peu que, des 220 pages qui composent le livre, dix pages sont truffées d'erreurs factuelles et d'interprétations erronées. En tant qu'archéologue, je constate de la part de l'auteure une totale incompréhension du travail et de la contribution de l'archéologie à la connaissance du monde arctique. Le reste du bouquin apparaît mieux documenté, mais comment s'en assurer? Si un archéologue constate autant d'erreurs en si peu de pages, je peux facilement m'imaginer un linguiste en faire autant dans la section sur la langue inuite. Je sais que ce n'est pas le cas, et là n'est pas la question. Il est impensable qu'un ouvrage de référence qui vise à mieux faire connaître la culture inuite puisse être si mal documenté.

Je dois admettre que j'ai hésité longuement sur la meilleure façon de présenter ce livre. Je me suis demandé si je devais mettre l'emphasis sur les côtés positifs, mais cela ne rendrait aucun service aux lecteurs potentiels. J'ai donc opté pour une approche qui devrait permettre aux gens intéressés de passer outre et d'aller consulter d'autres ouvrages mieux construits et, surtout, mieux documentés. Il n'y a qu'une seule façon de décourager tout lecteur éventuel et c'est en présentant les erreurs qui s'y trouvent.